

# « Waiting for Pluto »

## À propos de X, d'Alistair McDowall

ENTRETIEN AVEC BAPTISTE GIRARD ET TOM LINTON (COLLECTIF OS'O) ET VANASAY KHAMPHOMMALA,  
RÉALISÉ PAR ÉLISABETH ANGEL-PEREZ

Depuis quelques années déjà, le théâtre britannique s'empare de problématiques écologiques et environnementales. En 2012, selon une modalité déjà explorée par David Hare avec *Via Dolorosa* (1996), Stephen Emmot, professeur à Cambridge, donnait au Royal Court Theatre une pièce-conférence intitulée *Ten Billions* (« Dix milliards »), en référence aux dix milliards d'humains que nous n'allons pas tarder à être. La pièce se terminait, après avoir examiné les deux solutions envisageables pour tenter d'éviter le pire, par cette prophétie sans appel : « *we are fucked* » (« on est foutu »). Duncan Macmillan, quant à lui, posait la question de la surpopulation et de ses conséquences au sein du couple (*Lungs*, 2011) et, en 2014, mettait en scène le scientifique Chris Rapley pour expliquer le changement climatique (2071). Deux ans plus tard, l'année même où Caryl Churchill prophétisait l'apocalypse avec *Escaped Alone* (*Du ciel tombaient des animaux*, 2016), Alistair McDowall déclenchait le scénario-catastrophe et exportait ce qui reste d'humanité dans une base spatiale sur Pluton. Pour les occupants du vaisseau spatial, le contact avec notre planète a été perdu... De toute manière, ne reste plus qu'une Terre sans arbres, ni oiseaux, ni Amérique du Sud. Après le succès colossal de *Pomona* (2014), dans lequel cet espace vide du centre de Manchester devenait le lieu d'une entrée dans la science-fiction la plus noire, X donne à réfléchir sur l'isolement, le confinement, l'éloignement de l'autre, et sur le devenir de notre humanité.

En 2018, le collectif OS'O et la traductrice-dramaturge Vanasay Khamphommala travaillent ensemble à la création de X au Quartz-Scène nationale de Brest. Commencé avant l'apparition du Covid-19, ce travail prend une résonance particulière dans le contexte actuel de la crise sanitaire et du confinement.

**ÉLISABETH ANGEL-PEREZ :** Pourquoi choisir de monter X, d'Alistair McDowall ? Selon vous, de quoi parle cette pièce ?

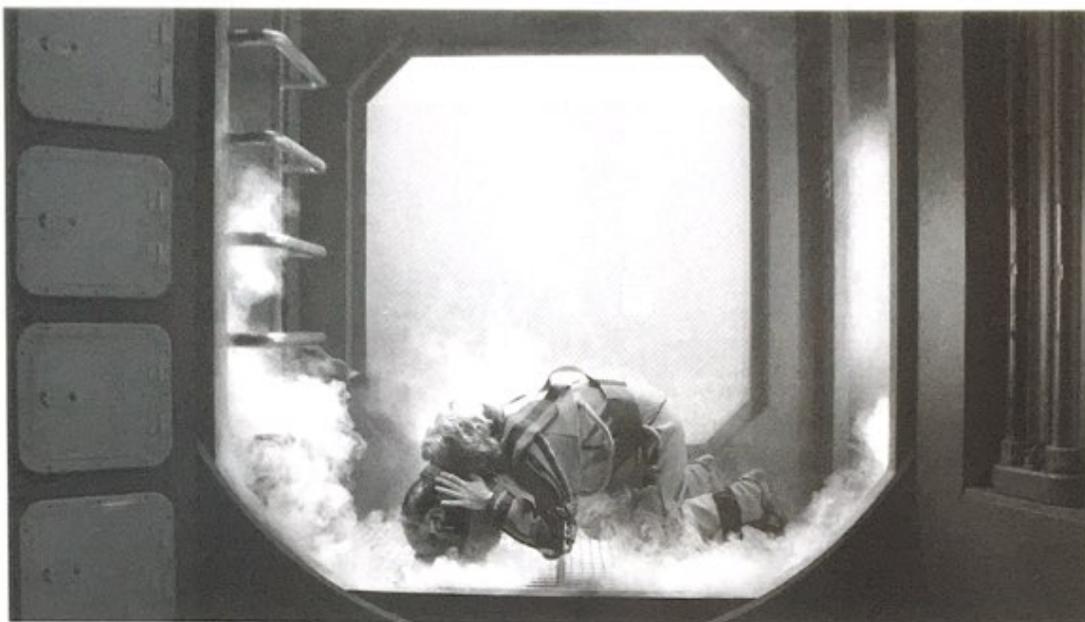
**COLLECTIF OS'O :** C'est toujours le dernier spectacle qui oriente notre choix pour le spectacle suivant. Après un spectacle articulé autour d'une écriture de plateau,

le collectif voulait se reconcentrer sur une écriture contemporaine, certes, mais aborder les choses autrement que par l'humour et la dérision. Retrouver le sentiment d'incarner, sans distance, avec toute notre sincérité. On cherchait un texte avec une histoire, une langue et des personnages, une forme plus classique, somme toute. Après deux pièces de Dennis Kelly, *Débris* et *Mon prof est un troll*, nous avions l'intuition que le théâtre anglais contemporain pourrait nous offrir cela. Et Vanasay nous a fait découvrir Alistair McDowall et X, un huis clos spatial où se mêlent fiction et horreur sur fond de catastrophe écologique.

**E.A.P. :** De fait, le théâtre ultra contemporain, tout en gardant les traces de sa post-modernité, réinvestit le personnage, la fable, et réinvestit même la grande pièce épique, en costumes (*Oil ou Swive*, d'Ella Hickson, *The Welkin*, de Lucy Kirkwood, ou encore *The Duchess*, de Zinnie Harris, par exemple). Cette pièce d'Alistair McDowall me frappe par sa pertinence et par sa justesse. C'est un texte aux multiples enjeux politiques, qui porte notamment sur l'environnement, la conquête de l'espace, mais aussi l'isolement, le confinement, la solitude et la difficulté de l'être-avec, et encore sur la transmission et la filiation, et vous l'abordez précisément de manière collective et collaborative...

**VANASAY KHAMPHOMMALA :** Notre collaboration a commencé en 2017, soit avant le Covid, mais le spectacle a été créé en septembre 2020 dans un contexte marqué par la crise sanitaire. La pièce, avec ses personnages confinés, résonne alors très clairement avec la situation actuelle. Les problématiques abordées sont de fait très contemporaines, et à plus d'un titre. L'enfermement, l'isolement, c'est aussi une réflexion que le Royaume-Uni mène après le Brexit. Ce qui me captive, c'est la manière dont X donne à entendre toute la chaîne, de l'intime au collectif.

Il s'agit d'une commande du Royal Court Theatre et le fait qu'elle soit créée dans ce théâtre, en 2016, lui donne déjà un ancrage politique fort : ça fait un peu partie de



X, d'Alistair McDowall, mise en scène Collectif OS'O, Quartz-Scène nationale de Brest, 2018. © Mathieu Gervaise.

l'ADN de cette institution que de porter ces questions politiques, environnementales, impérialistes, etc.

Lors de sa création au Royal Court dans la mise en scène de sa directrice Vicky Featherstone, la pièce n'a pas suscité le même enthousiasme général que la précédente pièce d'Alistair McDowall, *Pomona*, si ce n'est auprès du public jeune qui, lui, a tout de suite été très séduit. L'une des spécificités de ce jeune auteur – il n'a que 34 ans aujourd'hui –, c'est cette maîtrise très forte des codes de la culture de la science-fiction et du jeu de rôle. C'est cela qui lui permet de faire avec autant de dextérité la jonction entre les problématiques collectives et un langage dramatique qui peut vraiment s'adresser aux jeunes générations.

**TOM LINTON :** Alistair McDowall situe sa pièce entre *Shining* et *La Cerisaie*. Pour moi, *X*, à la première lecture, parle de l'impossibilité ou de la chimère de coloniser une autre planète. Même si c'est très beau ce qu'on fait sur Mars en ce moment, c'est vain et puéril de vouloir essayer de s'y installer. C'est une fuite en avant qui me fait peur. Une fois la première impression passée, ce qui nous a frappés, c'est que la pièce porte en fait sur la possibilité de la transmission dans une configuration désespérée. *X*, ça parle de l'amour filial, de l'enfement de cette petite fille sur la base. Il se trouve que Bess Davies, qui joue Gilda, était enceinte pendant une bonne partie des répétitions. Roxane Brumachon aussi. Ça a mis en lumière cette problématique matricielle. C'était très beau.

**v.k. :** Tom et le collectif ont rebondi sur les problématiques politiques de la pièce alors que mon entrée a été plus formelle. Ce qui m'a d'abord intéressée, c'était la construction dramaturgique, le travail sur le temps, la délinéarisation de la construction. Cela m'a semblé comme un cheval de Troie dramaturgique dans lequel faire entrer des problématiques politiques et environnementales.

En fait, l'amour filial est le point de départ de McDowall. Dans un échange que j'ai eu avec lui, il m'a expliqué que, paradoxalement, ce qui est premier dans la réception du spectacle, la science-fiction, est en fait arrivé dans un second temps pour lui. La chose première, pour lui, c'était la dernière scène. Il cherchait d'abord à écrire une scène d'adieu entre une mère, qui est en train de perdre la mémoire, et sa fille : comment parler d'une mémoire qui s'étiolle, d'une conscience qui est train de s'en aller de plus en plus loin. C'est ce qui fait que dans son imaginaire, McDowall est parti de plus en plus loin en se plaçant dans l'espace sur Pluton, la planète la plus éloignée de nous dans le Système solaire. Ce lieu dans lequel *X* ancre son univers, c'est à la fois ce qu'il y a de plus lointain et ce qu'il y a de plus proche. Cette dernière scène, c'est la scène intime par excellence. D'un point de vue fictionnel, elle se passe sur Pluton mais elle pourrait se passer n'importe où : les circonstances concrètes en termes d'espace et de temps perdent toute pertinence par rapport à l'enjeu vital qui est celui de la transmission. Transmettre l'humanité... même sur Pluton.



X, d'Alistair McDowall, mise en scène Collectif OS'O, Quartz-Scène nationale de Brest, 2018. © Mathieu Gervaise.

**E. A. P. :** Cette dernière scène, matricielle à tous les sens du terme, nous amène à nous placer au niveau du symbole et de la métaphore. Pluton, c'est aussi et surtout une métaphore du lointain, de la perte. Conquérir une autre planète, l'espace, relève de l'orgueil tragique, certes, mais c'est aussi une façon de voir si on peut conquérir l'autre. Est-ce que ce lointain, pour vous, renvoie à des paysages plus intérieurs, plus intimes ? Et ce vaisseau qui appelle un véritable exotisme spatial, est-il en fait une métaphore de l'autre qu'on aimerait habiter, s'approprier ou, à tout le moins, amadouer ?

**V. K. :** La science-fiction, c'est une matrice poétique pour se confronter à des enjeux existentiels comme la mort. McDowall envoie ses personnages sur Pluton, et Pluton, dans la mythologie, c'est aussi les limbes — l'espace de la mort. Qu'est-ce qu'on va chercher dans l'espace ? La suite de la vie ? Un au-delà de la mort ?

**BAPTISTE GIRARD :** On a beaucoup travaillé avec Vanasay sur le trajet intime : ce qui nous traverse, ce qu'on construit. Tout au long du travail, on se disait « attention à ne pas élaborer un espace trop construit. On ne pourra pas rivaliser avec le cinéma », mais parallèlement, on se rendait compte qu'il fallait qu'on ait ce concret de la navette spatiale. Le vaisseau est très vite devenu un personnage à part entière, qui a sa propre vie. Tous les créateurs (scénographe, créateurs lumière, son, costumes) qui ont co-construit le spectacle avec nous ont été invités à intervenir et réfléchir très tôt à inventer cet

espace et en faire comme un organisme vivant, avec ses ronflements, son souffle et ses fumées qui s'échappent de manière inopinée. La base vit seule. Elle pulse.

On a réfléchi à faire de cet espace — a priori hostile, peu accueillant, où il n'y a rien où l'on puisse se poser — un ventre maternel, quelque chose qui tient du cocon. Dans la seconde partie de la pièce, à partir du moment où, dans la langue, ça commence à se déliter, l'espace se transforme en une boîte mentale : qu'est-ce qu'on y projette ? Qu'est-ce qui fait que cette pièce va nous emmener plus loin que ce qu'elle nous raconte ? Comment toucher au-delà des mots et émouvoir ? Il ne faut pas nécessairement — et Alistair McDowall y insiste — que tout soit explicable, parce que, précisément, tout ne l'est pas, mais que la sensation prime.

**V. K. :** Oui, on est parti très loin (à tous les sens du terme) dans le travail sur le texte. Le texte invite à une méthodologie expérimentale. McDowall fait des propositions poétiques assez fortes, sur la langue, sur le dérèglement de la langue. Il invite à la recherche de la poésie dans l'image scénique. Ce texte parle aussi de contact entre les individus. Il parle d'intimité et d'intimité impossible dans cet espace. Comment se regarder, comment se toucher ? C'est, à l'inverse de ce qui se produit souvent, à partir d'un travail sur le corps et la relation au corps qu'on a trouvé comment faire advenir le texte.

**T. L. :** Oui, c'est une question centrale au théâtre : comment se toucher ? La question est essentielle en ce

moment parce que précisément, on ne se touche pas. À l'heure de #MeToo, on apprend ce que c'est que le consentement. Même au théâtre il y a un consentement – quels endroits du corps de l'autre ai-je le droit de toucher ? À l'inverse de ce qu'on apprend dans de très nombreuses formations de théâtre où on nous dit qu'il faut tout accepter parce qu'on est dans le jeu, Vanasay nous a fait prendre conscience qu'il y a en fait des protocoles d'entrée et de sortie d'exercice qui mettent la question de l'accès au corps de l'autre en perspective.

**E.A.P. :** Vous êtes en train de dire que, dans ce monde métallique, machinique, ce qui est premier, c'est le corps, le contact: autrement dit l'humain. C'est très beckettien: le corps souffrant, le refuge, c'est assez évocateur de *Fin de partie*. Même s'il y a des moments d'humour, la pièce s'inscrit tout de même dans une lecture pas franchement optimiste de l'humanité et de son devenir...

**v.k. :** Dans la pièce, la question du corps est problématisée à plusieurs reprises: la maladie, le cancer de Cole, mais aussi l'accouchement et donc la présence d'un corps qui se désorganise et se réorganise. Un corps vivant, somme toute. C'est peut-être à cet endroit-là – en parlant de corps vivant – qu'on peut dépasser la dichotomie corps souffrant/corps jouissant. La vie comme espace qui rassemble dans son spectre ce qui peut relever de la jouissance et de la souffrance.

L'influence de Beckett est patente. McDowall est un lecteur de Beckett et cette pièce, c'est un peu «*Waiting for Pluto*»; mais on sent celle de Harold Pinter aussi, dans la présence constante d'une menace dont on ne sait pas si elle provient de l'intérieur ou de l'extérieur. La pièce donne à entendre une tension existentielle et métaphysique très sourde qui affleure derrière l'apparente banalité.

**r.l. :** Oui, le refuge est très beckettien. Hyper imaginatif mais aussi très ancré dans des situations concrètes (bunker, abri nucléaire). C'est une façon d'aborder l'histoire à travers l'imagination.

La langue aussi, qui se délite, rappelle Beckett. Parfois, comme dans *Comédie*, il faut parler très vite et ne laisser aucun temps entre les répliques et le sens émerge malgré lui, au fur et à mesure du travail. Un autre thème de prédilection beckettien: l'interdépendance. Comme dans *Fin de partie*, sur le vaisseau, on doit compter sur les autres. L'individualisme existe comme idéologie mais on ne peut pas vivre seul.

**E.A.P. :** L'interdépendance, c'est précisément la base de votre pratique théâtrale dans le cadre du collectif OS'O: déhiérarchiser, compter sur les autres.

**os'O :** Oui, ce texte parle de l'être-ensemble. Et notre collectif – OS'O veut dire «*On S'Organise*» – insiste

sur la dimension joyeuse, mais aussi sur la dimension politique du faire-ensemble. Dans la pièce, la question de la hiérarchie intervient de manière forte, et précisément, aborder cette question en tant que collectif, ça fait sens. On essaie de réorganiser le travail, quitte à refuser l'efficacité de la verticalité. On donne une place aux gens et on renonce à cette efficacité-là pour permettre à d'autres modalités politiques d'affleurer et donc à d'autres beautés, d'autres vivre-ensemble, d'advenir.

**E.A.P. :** Donner une place? c'est-à-dire «avoir lieu»?

**B.G. :** La problématique du lieu est centrale dans la pièce. Elle est aussi centrale pour nous, collectif OS'O. Nous n'avons pas de lieu à nous, sauf pour notre équipe administrative, et l'enjeu pour nous c'est d'être associés à des lieux et donc en lien avec une équipe dans une ville, en résidence, atelier, grands spectacles... Prendre le temps de rencontrer une autre équipe.

**E.A.P. :** Cette problématique résonne beaucoup au Royaume-Uni en ce moment. Le National Theatre of Scotland, par exemple, n'a pas de lieu particulier. Même chose pour le National Theatre Wales (*sic*) qui ne s'ancre nulle part, alors même qu'il porte la «nation». Ces deux théâtres nationaux privilégient le local plus que le central. Ils travaillent localement avec des équipes par projet et invitent à redonner aux lieux et aux gens «leur place», ce que tout le dispositif capitaliste contribue à éradiquer.

**v.k. :** La pièce de Dennis Kelly, montée par le collectif OS'O, *Mon prof est un troll*, est une proposition itinérante, qui se joue en dehors des plateaux, dans les salles de classe. Les OS'O, comme moi, apprécient l'institution qui nous soutient, mais en ce moment la question du lieu dans l'ultra-contemporain se pose avec acuité: ce que révèle la crise du Covid, c'est d'une part l'obsolescence des équipements culturels tels qu'ils existent, leur fragilité, alors même que ce sont de gros bateaux (mais dépendant de modèles économiques vieillissants), et d'autre part, précisément en ce moment, toute une réflexion sur le théâtre hors lieu, sur le théâtre numérique aussi, se tient qui pose la question: comment fait-on pour inventer d'autres lieux? Avec le collectif, on sent qu'il y a un vrai cockpit – interprètes et équipe administrative – et qu'il peut s'arrimer à des vaisseaux existants.

**E.A.P. :** C'est aussi, à une autre échelle, la problématique de la pièce que d'inventer un autre rapport au lieu et au temps. Le temps, en physique, c'est ce qu'on n'arrive pas à modéliser, c'est la grande inconnue. Est-ce que X, c'est le temps?

**v.k. :** Dans la pièce, le temps est littéralement «sorti de ses gonds», et, par une sorte de convergence heureuse,



X, d'Alistair McDowall, mise en scène Collectif OS'O, Quartz-Scène nationale de Brest, 2018. © Mathieu Gervaise.

pour nous aussi, le spectacle a eu un temps de création relativement long (presque deux ans) et donc la production n'a pas pu se passer dans le temps prévu; ça nous a obligés à sortir d'un temps productiviste pour entrer dans un temps flottant, méditatif, et à moins nous placer dans une injonction d'efficacité. Parfois, il nous a fallu huit heures pour mettre au point un détail de cinq minutes, voire de trente secondes. C'était très en résonance avec les problématiques du spectacle: donner de l'importance au temps, rebondir sur le dérèglement du temps.

Le temps, c'est donc aussi celui d'une gestation: la grossesse de Gilda et le spectacle. Bess Davies (Gilda) a clairement posé cette équation: comment fait-on pour représenter neuf mois de grossesse en dix minutes de plateau? Dans le texte, McDowall opte pour neuf courtes scènes qui représentent les neuf mois. Il nous a semblé important d'insister sur le temps continu de la grossesse, et la proposition de Martin Hennart, le créateur son, de déployer une musique opératique – et on pense au texte de saint Augustin sur la musique comme métaphore du temps – nous a séduits.

**E. A.P.:** Revenons sur la fiction que propose McDowall. Il inscrit X dans un univers clairement dystopique: les plantes et les arbres sont morts, il n'y a plus d'oiseaux... Pour vous, c'est une apocalypse qui s'inscrit dans la tendance actuelle très répandue sur les scènes britanniques contemporaines, ou juste la métaphore d'une humanité défigurée?

**B.G.:** Rien n'est très crédible, rien n'est réaliste, et ces aspects de la fable sont pris en charge par un personnage complètement dépressif, qui peut-être exagère – fantasme d'une vie qui se meurt.

**V.K.:** La pièce pose la question du réel au théâtre. Ce n'est pas facile au théâtre (bien moins qu'au cinéma en tout cas) de construire la cohérence fictionnelle de l'univers alors même que c'était une nécessité dramaturgique. La pièce est néanmoins en prise sur la grande question de la survie de la Terre: elle s'écrit dans un temps de transition écologique, elle est écrite pour parler de ces problématiques-là même si elle ne les intègre peut-être pas totalement dans sa pratique elle-même. La pièce est une commande du Royal Court, qui n'est pas un théâtre écologique, mais un théâtre bourgeois, prédateur de ressources. Autrement dit, la préoccupation environnementale et la problématique de la transition écologique sont thématiquement présentes mais n'induisent pas encore, du moins pas autant qu'on pourrait le souhaiter, des gestes qui mettraient en œuvre une transition esthétique.

X, c'est avant tout le plaisir de rentrer dans la fiction. L'un des vaisseaux dont on a besoin en ce moment, pour s'échapper du réel, c'est précisément celui de la fiction.